

Il ne devait donc jamais le savoir? Cette idée le remplissait d'une colère intense.

Quand toutes les funérailles et toutes les formalités furent accomplies, il s'enquit fiévreusement de ce que devenait la nourrice folle; elle n'avait toujours pas recouvré la raison; quant à son mari, c'était un mauvais sujet qui courait on ne savait où.

Le comte ne reçut donc aucun éclaircissement de ce côté; il interrogea les domestiques et n'en tira rien; d'ailleurs, ces gens ne pensaient qu'à se replacer, maintenant que leur maîtresse était morte.

Désespéré, le jeune homme conclut que la nature même trahirait le secret tant cherché; il examina les deux petites filles, s'efforçant de saisir une ressemblance de Carmen ou de Sigisbert sur ces traits si vagues encore. Mais à cet âge, tous les bébés sont à peu près pareils, et là encore Royalez n'apprit rien.

—L'avenir me renseignera mieux, pensa-t-il, laissons-les grandir; au moins, ma mère qui a si peu de temps à vivre encore, aura-t-elle quelque joie avec ces deux petites filles.

Il découvrit une seconde nourrice, décidée comme l'autre à suivre les orphelines en France, et il les emmena à Paris.

C'est pourquoi, à chaque vagissement qui s'échappait du wagon voisin, une secousse ébranlait les nerfs du jeune homme qui répétait avec détresse: "Yseult!... Fernande!... Laquelle est la fausse, laquelle est la vraie? En laquelle reconnâtrai-je une Royalez? Et jusqu'à quand devrai-je mentir?"

Car il ne voulait pas apprendre à sa mère cette triste histoire de mensonge. Aussi, un instant, avait-il songé à revenir seul, laissant en Espagne les orpheline qu'une brave femme élèverait comme des filles du peuple, tandis qu'il dirait à la comtesse de Royalez qu'Yseult et Fernande étaient mortes aussi.

Mais il n'en avait pas le droit: l'une

d'elles était sa nièce; Fernande et Yseult étaient inscrites sous le nom de Royalez au registre civil et à l'église. Elles étaient, devant la loi, les filles de Sigisbert, de Royalez son demi-frère.

La comtesse avait épousé en secondes noces un cousin de son mari; elle n'avait donc pas changé de nom en se remariant, et ses fils, de pères différents, s'appelaient également Royalez; d'ailleurs ils n'avaient appris que fort tard cette particularité de famille et ne se quittèrent pas jusqu'au jour où la belle Espagnole tourna la tête à l'aîné des deux frères.

Sigisbert ne possédait qu'une petite fortune qui, ainsi qu'elle l'avait avoué elle-même, fut bien vite dévorée par la femme coquette et frivole. Xavier, au contraire, était riche.

Et ces petites filles, éternels mensonges vivants, perles fausses en réalité, jolies toutes deux comme des amours, entraient de force dans sa calme vie de misanthrope pour la troubler et la déshonorer, au moins à ses propres yeux.

Mais il avait sa mère! sa mère qui attendait les deux orphelines avec une impatience folle, qui allait peut-être recouvrer la santé et la joie au contact de ces frères existences, de ces mignonnes créatures, dont l'une n'avait dans ses veines fragiles pas une goutte du sang noble des Royalez.

Qu'importe! il fallait qu'elle fût consolée et heureuse, la chère vieille mère; Xavier n'ignorait pas qu'elle souffrait d'une maladie de coeur très avancée; le médecin lui avait dit:

—Monsieur le comte, veillez sur elle jour et nuit; qu'aucune contrariété, qu'aucune douleur ne la frappe trop brusquement; le moindre coup lui serait mortel; épargnez-lui toute peine si vous voulez prolonger ses jours.

C'est pourquoi Royalez lui ramenait les jumelles et lui taisait la vérité, car il avait encore dans les oreilles ce cri désespéré:

— Ramène-moi les enfants, si tu veux que je vive.

Elle avait beaucoup souffert dans sa vie déjà longue, la comtesse de Roy-